

Roman

Iphégore Ossenoire

# La Déferlante



Iphégore Ossenoire

# La Déferlante

sur le monde de Lodriukes

Tome unique

Hydralune,  
la Fabrique à Chimères

*La Déferlante*  
© Iphégore Ossenoire.

ISBN 978-2-9560134-2-6  
Dépôt légal : octobre 2017

Hydralune, la Fabrique à Chimères  
2, rue Horace Bertin  
13005 Marseille

Aux intrépides, aux téméraires, aux farouches  
qui par leur action infléchissent la course  
du monde.



*Je suis le personnage qui ouvre chaque livre. Je suis le lecteur de chacun d'eux. De la crête où je me trouve, j'observe au loin une montagne plus escarpée que ses consœurs. Elle se découpe à la manière d'une flèche pointée vers un ciel limpide. Sous son pic, une tour rutilante, ses pierres finement ciselées et polies par des êtres d'un autre temps.*

*Elle est pourtant carrée et arbore des créneaux typiques du Moyen-Âge.*

*Cette tour m'intrigue tant elle paraît incongrue. À son sommet, quelque'un fait vrombir un cor des Alpes. Sa mélodie grave cavalcade sur les versants et m'appelle.*

*Je dois m'y rendre ; je le sens.*

*Le sentier que j'arpente y conduit sûrement. J'ai laissé la civilisation moderne derrière moi, dans un autre livre, et au-devant s'amorce une pente abrupte, suivie d'un précipice. Mes épaules soutiennent un deltaplane digne de Léonard de Vinci.*

*Alors que je m'élançe vers ces 270 pages, j'espère que le vent me sera favorable. Je trouverai là une histoire à l'image de ce qui m'entoure : une prairie rase et sans fioritures que survole un dragon sous l'œil attendri des dieux.*

*Ce n'est ni le début ni la fin. J'atteindrai cette tour et la conquerrai par mon expérience acquise.*

*L'air me soulève et je vole, l'esprit libre et le cœur ardent.*



La tempête était passée. Du grain ne restait qu'une bruine insistante et le vent n'agitait plus guère les cordages ni les voiles affalées. Déjà, les capitaines repositionnaient leurs bâtiments en V renversé devant le vaisseau amiral, voguant comme si de rien n'avait été.

Seul dans sa cabine désespérément privée d'œuvres d'art, le Grand Amiral portait un regard critique sur la lutte qu'il menait. Depuis qu'il avait flairé le danger, dix ans plus tôt, il s'évertuait à protéger le royaume de Vorme en faisant de la haute mer une barrière infranchissable. Il n'avait cessé d'alerter, de réunir des moyens et de combattre. Chaque année, le Souquenille s'était renforcé. Son nombre avait augmenté, ses assauts avaient gagné en témérité et ses tactiques s'étaient améliorées. Il semblait disposer de ressources infinies. Au contact du meilleur amiral que le monde ait connu, cet attaquant s'était entraîné. L'affrontement de la veille, avant que la tempête ne contraigne chaque camp au sauve-qui-peut, avait envoyé par le fond trois frégates et endommagé massivement deux vaisseaux de ligne. Les pertes adverses paraissaient similaires.

L'on s'approchait du moment où tout se résumerait à une question de poids. Or, l'ennemi consacrait davantage à l'armée que ne le ferait jamais plus le royaume...

Un heurt respectueux à la porte interrompit sa réflexion. Le Grand Amiral tourna son fauteuil vers le capitaine Rivière qui se présentait devant lui. Les traits émaciés de son visage angulaire révélaient à quel point la campagne usait les hommes. Son teint mat sous sa chevelure blonde ne suffisait pas à masquer sa fatigue. Le dos droit, il rapporta :

— L'escadre principale a repris sa formation de croisière, amiral. *L'Intrépide* a essuyé les plus lourdes pertes humaines.

Il signale quinze marins disparus, quatre-vingt-deux morts et six en passe de le devenir. Hors cet effet, les pertes totales avoisinent les trois cent cinquante hommes. Sept canons ont déchaussé ; sans impact notable sur notre puissance de tir. L'*Intrépide* et le *Bravache* entreprennent la réparation de leur grément et redoutent encore quelques voies d'eau. Je les ai repositionnés en milieu de ligne, amiral.

Le Grand Amiral acquiesça. Il lui restait onze vaisseaux de ligne, trente frégates, treize corvettes et dix-huit navires de pêche. Pas moins de vingt et un mille hommes survivants.

Il pouvait en faire, des choses, avec vingt et un mille hommes. Assurément pas garder la haute mer ni préserver le Royaume bien longtemps, mais...

— Que pensez-vous de la situation, commandant ? s'enquit l'amiral d'une voix paisiblement modulée.

Le capitaine Rivière servait depuis quatre ans sous les ordres du Grand Amiral et était chaque fois rentré au port. Au contact de cet officier élevé à la dignité suprême par feu Sa Majesté de Drogertis, le souverain qui avait unifié les terres en un royaume, Rivière avait beaucoup appris. Peu lui importait désormais la peau bleue de cet homme — s'il était homme —, ou ses yeux d'un rouge de braise. Son supérieur exigeait une réponse sincère.

Une fois encore, l'un des plus grands maîtres de guerre lui demandait, à lui, son avis.

Peut-être l'écarterait-il dans un rire franc comme naguère, lorsque Rivière suggérait les tactiques qu'il avait apprises à l'école militaire de Latias, la meilleure du royaume, et que l'amiral les remplaçait par des vases complexes de bâtiments, lesquelles requéraient des équipages hors pair pour être exécutées sans tir fratricide.

Le capitaine sourit à ces souvenirs. Il se sentait ragaillard. Oui, il avait eu de la chance d'être affecté à ce poste.

Ç'avait été le bon temps.

Rivière rassembla tout son courage et s'exprima d'une voix ferme :

— Sauf votre respect, amiral, nous sommes condamnés. Les Souquenilliers se sont renforcés au point de faire jeu égal avec nous. Nos effectifs se réduisent comme peau de chagrin et le royaume se méprend quant à l'ampleur de la menace. Je rejoins l'estimation de presque tous les officiers supérieurs : nous sommes perdus.

— Un maître de guerre considère toujours la situation dans son ensemble, commandant, le réprimanda-t-il sans hausser le ton.

Le Grand Amiral se leva et s'approcha d'un piédestal, vers la porte, où trônait son sextant. Il ne put s'empêcher de songer qu'à sa place aurait dû figurer un vase, un collier, une gravure du Souquenille... N'importe quelle œuvre qui lui aurait permis de comprendre la culture de son ennemi et de l'aider à concevoir ses plans retors.

Il détacha l'objet de son amarre, le tritura sans trop y penser tout en déclarant :

— Je peux entendre votre conclusion hâtive, commandant. Toutefois, notre devoir consiste à nous interroger sur le meilleur moyen de vaincre. Jeu égal, dites-vous ? En quelle espèce ?

Rivière sentait l'air comprimé dans sa poitrine. À la manière d'un enfant qui subit une remontrance, il dansait d'un pied sur l'autre. Il devait se montrer à la hauteur des attentes de son supérieur. Tout en se demandant quel détail il avait pu omettre, le capitaine reconstitua les faits :

— Les mêmes bâtiments, pour commencer. Auparavant, nous avions l'avantage de la manœuvrabilité, mais nous l'avons perdue à en juger par leurs nouveaux vaisseaux.

— Seulement quatre d'entre eux sont à niveau, corrigea l'amiral qui s'était approché. Cela nous confère une avance de sept. Il est fort regrettable que les artisans qui dirigent leurs arsenaux viennent de Latias. Nous savons qu'ils les ont capturés en mer au fil des années, et qu'ils les ont réunis alors que nos registres les portaient disparus sans y prêter attention. À

l'exception du rapt de Thibaut Lemaître, qui a piqué ma curiosité il y a cinq ans de cela.

Rivière haussa un sourcil. Le Grand Amiral ne lui avait pas confié cet élément, chose que le capitaine lui signala poliment, et auquel son supérieur répliqua après un léger rire :

— Vous n'étiez pas encore entré à mon service, commandant. Or, je n'ai pas atteint l'âge vénérable qui pousse à réciter ses exploits passés, voyez-vous. À l'époque, mes limiers n'avaient pas pu remonter la trace des ravisseurs. Aujourd'hui, j'ai la confirmation que l'ordre émanait du fabuleux Souquenille.

— Vous ne croyez toujours pas à son existence, n'est-ce pas ? s'enquit Rivière.

— Je crois que pour nombre de personnes, commandant, le fantasme d'un pays qui déborde de richesses et d'exotisme est un palliatif à des hypothèses plus sombres. Il y a surtout deux mystères qui restent à élucider. Trouverez-vous lesquels ?

Le Grand Amiral avait retrouvé son bureau et devisageait à présent son subordonné. Il se souvint du jeune officier qu'il avait reçu alors qu'il prenait son service et dont le talent ne demandait qu'à être éveillé. Il avait gardé le capitaine dans son ombre et lui avait beaucoup transmis au gré de discussions agréables comme celles-ci, lesquelles lui permettaient de confronter certaines idées à un esprit commun. Se dressait devant lui un homme compétent, au sang froid, qui savait peser l'équilibre entre le fait d'armes et la vie de ses troupes. Une qualité essentielle au bon déroulement de la deuxième strate du plan du Grand Amiral, lors de laquelle ses pions devaient ignorer leur véritable rôle. Avant de lui confier la clé de la guerre, il devait distiller quelques doutes.

À la vue des doigts sur lesquels comptait Rivière, celui-ci avait d'ores et déjà dénombré quatre énigmes lorsqu'il avança le plus évident :

— La provenance des armures végétales que portent les gosses de Souquenille. Aucun de nous ne peut former de telles cosses.

— Une belle touche dont j'aimerais découvrir l'origine, en effet. Car si on la leur ôtait, qu'auraient-ils de différent de nous, ces Souquenilliers ? Nous embarquons aussi les mousses à seize ans, sur les mêmes navires, et sous l'égide d'officiers compétents. Quel autre mystère, commandant ?

— La source de leur richesse. Les déculottées que vous avez infligées aux premières flottes auraient découragé les plus téméraires. Pour construire autant de bâtiments, il leur a fallu mobiliser une fortune que les plus aisés de notre royaume ne possèdent pas.

— Je crois que vous sous-estimez la ressource de notre continent, mais les créatures les plus opulentes ne se sont pas investies dans l'édification du Souquenille. Mes agents ont bien étudié la piste au fil des ans. Toutefois, cela reste un mystère annexe dans la situation actuelle. De même que les raisons pour lesquelles l'exploration civile, que j'avais réactivée avec soin, n'est pas parvenue à localiser ce fabuleux pays ni à braver tous les dangers de la haute mer... Non, la question est de savoir pourquoi, si nos ennemis sont des hommes, n'ont-ils pu que copier ce que nous leur avons montré ?

Le capitaine demeura pantois.

— Que copier ? s'étonna-t-il. Ils ont égalé nos meilleurs vaisseaux !

Le Grand Amiral s'assit à nouveau et fixa son subordonné.

— Voyez-vous, commandant, lorsque l'on combat une armée, il est essentiel de cerner sa culture. Tous les hommes que j'ai croisés ont cela de commun qu'ils s'approprient ce qu'ils observent et l'assimilent à leur patrimoine. Ils finissent toujours par créer de nouvelles choses, des dérivés, parce que le propre de l'homme est l'imagination. Pourquoi nous oppose-t-on les mêmes vaisseaux ? C'est la clé de voûte de l'incertitude dans laquelle nous sommes plongés. Le mystère qui, ajouté au premier, révélerait la nature de ce qui se dissimule sous la souquenille.

Un silence profond accueillit la réplique. Seul résonnait le

bruit lointain de la légère houle contre la coque en bois. La chevelure bleue noire de l'amiral luisait sous la douce lumière que projetaient les lanternes. Un éclairage plus fort aurait fait briller son uniforme d'un blanc immaculé, atténuant ainsi la dorure des deux cordelettes qui descendaient de ses épaulettes sur son torse fin.

L'homme plissa les paupières, ses yeux ne laissant filtrer qu'un mince trait rouge, puis il murmura :

— J'ai de bonnes raisons de croire que notre inventivité nous octroiera l'ascendant lors de la prochaine bataille. Nous allons créer la surprise.

Le regain d'énergie avait déserté Rivière. Ses muscles faiblissaient et ce fut son écœurement qui dicta sa réplique :

— Est-ce pour cela que vous les avez mandés, amiral ? Eux, des aventuriers ?

De coutume, les militaires détestaient déjà les mercenaires, au motif que la loyauté ne s'achète pas. Alors quand il s'agissait d'aventuriers, cette engeance non seulement cupide, mais capable de tous les malheurs du monde, leur dégoût se transformait en hargne, si bien qu'ils n'opéraient jamais de concert, ou jamais bien longtemps.

Il avait fallu au Grand Amiral attendre que ses subordonnés aient à l'esprit son génie, réalisent l'imminence du péril et souhaitent de tout cœur revoir leur famille laissée à terre pour qu'il puisse prier une vieille connaissance de lui envoyer quatre champions. Ce mélange de terreur et de curiosité les pousserait à coopérer lors du prochain affrontement.

Le Grand Amiral sourit. Il n'y avait ni chaleur ni complaisance dans son rictus. Uniquement la froide détermination du maître de guerre. Celle qui ne souffrait aucune remarque ni objection.

— Exactement, amiral Rivière. Vous et eux, pour décider du sort de la guerre. Il est temps de mettre les grands hommes en avant.

Ainsi fut consignée la promotion du capitaine au grade d'amiral de la flotte du Roi.

Aujourd'hui autant qu'hier, la vigie guettait l'apparition de l'ennemi. Sur le pont supérieur de l'*Albatros*, une frégate qui feignait de veiller à la sécurité du *Perpétrateur*, un vaisseau de ligne aux quatre-vingts canons, l'amiral Rivière humait les embruns.

Il y puisait son calme, sa sérénité. La mer était son élément, et là où ses confrères se seraient sentis humiliés de commander une simple frégate, s'ils ne s'étaient pas d'abord mutinés à l'idée d'embarquer des aventuriers, lui avait fini par y puiser une certaine fierté. Enfant, il avait rêvé d'incarner un héros. Lui, le représentant de l'ordre et du juste, qui combattait les vilains et triomphait par des faits d'armes extraordinaires. Lui, décoré de la grande croix du mérite dont la rosace en or illuminait son trièdre.

À trente-cinq ans, la perspective lui apparaissait différente. Il comptait sur ce sésame pour se dégouter un poste à terre afin de passer du temps avec sa bien-aimée Cassandre et leur petit bout de chou d'Adrien. Ce dernier fêterait ses six ans la semaine prochaine, et son père se trouvait une nouvelle fois sur l'océan du Grand Ouest à guerroyer.

Mais quelle guerre ! Quelle que soit l'issue de la tactique du jour, elle figurerait dans tous les manuels de la marine. Parmi les nombreuses manœuvres, il lui incombait de projeter les aventuriers qui saborderaient la flotte adverse. Cela signerait le retour du bon vieil abordage.

Pour ce faire, le Grand Amiral lui avait affecté un barreur hors pair et quatre étranges personnages.

Les aventuriers avaient d'abord monté une baliste qu'ils avaient arrimée au pont principal et orientée vers tribord. À y réfléchir, ce n'était pas ce qu'un soldat pouvait considérer comme une arme. Cela relevait davantage du machin. On aurait dit une arbalète géante dont la corde paraissait si tendue qu'elle menaçait de claquer à tout instant. Elle lancerait

un harpon en fer rouillé qui devait bien peser les vingt kilogrammes, et auquel le gnome avait noué un lien.

Ce gnome faisait peur. Aussi haut qu'un enfant de six ans, quoique plus musclé, il exhibait un visage livide qu'il masquait en grande partie derrière un foulard violet. Il portait une longue robe d'un noir abyssal et, sur la large ceinture que bouclait une tête de mort, deux dagues logeaient dans leur fourreau. À son côté, un grand gaillard venait de poser son épée bâtarde et lui attachait les pieds nus sur une planche recourbée à l'avant et à l'arrière.

Des machins d'aventuriers.

Dire que l'on comptait sur eux pour exécuter le travail. La marine démissionnait, ce qui énervait l'amiral Rivière. Il dirigeait sa rancune contre ces politiciens lovés dans le luxe de la capitale et qui n'avaient plus idée de la dure réalité. Il avait assisté à certaines négociations entre son supérieur et les ministres de la reine. Il était persuadé que leur seule volonté avait été de tenir le Grand Amiral le plus éloigné possible du pouvoir. Il les déconcertait, les effrayait, aussi mieux valait lui donner de quoi courir les fantômes de la haute mer.

Croyaient-ils vraiment que les soldats sacrifieraient leurs vies pour des chimères ?

Quelquefois, Rivière se prenait à leur souhaiter d'entendre les canons tonner au petit matin à leur fenêtre. Il se morigénait alors, s'accrochant à sa probité comme à une étoile polaire. Il humait l'air marin, sentait le soleil sur sa peau, écoutait les cris des mouettes autour des navires de pêche... Cela le rassérénait.

— Flotte en approche ! annonça la vigie relayée par les sous-officiers.

L'amiral Rivière chassa ses idées noires et se concentra sur l'immédiat. Il prit son temps pour atteindre la proue, sortir sa longue vue et observer, entre les mâts des frégates alliées, les Souquenilliers. Avec lenteur, les bâtiments adverses s'approchèrent. D'un pas résolu, d'une voix ferme et peu pressée, il

lança ses ordres tout en rejoignant la barre à roue. À bâbord, les vaisseaux ennemis finirent par s'exhiber et défilèrent en ligne jusqu'à ce que leur tête atteigne la queue de ceux du Royaume. Ainsi était le code de combat : tout le monde devait profiter de l'artillerie adverse.

Répondant à un sémaphore du Grand Amiral et propagé de navire en navire, le *Perpérateur* se joignit au mouvement de l'ensemble des vaisseaux alliés : il tira la première salve et vira sur la gauche. À la manière d'une tige de verre qui se briserait en mille couteaux, la ligne du Royaume perfora lentement celle du Souquenille et scinda la bataille rangée en une multitude d'escarmouches. Le vaisseau ennemi manœuvra pour rester à flanc et faire feu de ses quarante canons.

L'*Albatros* demeura un moment en retrait, puis vira à son tour afin de prendre le vaisseau adverse en tenaille. On gonfla les voiles et le barreur se cala à cinquante mètres de la coque ennemie. C'était proche, mais il fallait que le harpon atteigne sa cible.

— Feu ! ordonna l'amiral.

Douze canons s'exprimèrent pour la forme, endommageant la structure sans la percer.

— Frégates droit devant ! hurla la vigie. Deux ! Quinconce !

Rivière les apercevait. Il ne pouvait se déporter. Ils devraient s'engouffrer dans l'interstice entre le vaisseau adverse et ses frégates d'escorte, lesquelles manœuvraient à présent pour occuper l'espace et repousser l'*Albatros*.

— Ça va être juste ! pesta d'excitation le barreur.

— Vingt degrés à tribord ! ordonna l'amiral. Montrez-moi votre talent, patron ! Gonflez les voiles ! Qu'ils sachent qu'on passera ! En les pourfendant si nécessaire !

L'*Albatros* vira en direction du vaisseau, prêt à éperonner la frégate adverse si elle maintenait son cap.

Le duel de volonté qui s'engagea entre les deux capitaines — même si en l'occurrence c'était entre un capitaine et un amiral — fut perturbé par un bruit sourd et continu qui

émanait d'en dessous. Quelque chose qui pressait davantage les tympanes que le fracas des canons sur le champ de bataille. On aurait dit un tremblement de terre.

— Gonflez les voiles ! répéta l'officier. On passe ! Concentrés à la manœuvre ! Par vents et marées !

Le cri de guerre du duché de Latias avait à peine quitté les lèvres de l'officier qu'un brouillard anormal s'éleva de l'eau, détournant les marins de leur tâche au point d'enrayer la manœuvre.

À ce rythme-là, les deux bâtiments se percuteraient de plein fouet.

Sur la proue, le troisième aventurier, qui s'avérait une aventurière, se mit à chanter. Les regards convergèrent vers cette jeune femme, toute belle dans ses bottines en cuir et ses collants blancs qui épousaient des jambes au galbe savoureux. Puis le vent agita sa jupette à l'allure de corail, ajoutant à l'hypnose le temps des premières paroles de l'hymne de Luéos le Juste.

On ne voyait qu'elle. Même l'elfe derrière, dans sa toge rouge et or de prêtresse, semblait lointaine et floue. Il n'y avait que cette artiste ravissante dont l'âme, ouverte sur les Cieux, clamait avec la vigueur de tout un chœur :

*Ô valeureux de la guerre !*

*Ô guerriers de l'honneur !*

*Ô preux combattants de la Justice...*

*Sous ma protection divine, vous voici chevaliers*

*Sous les cors de la Loi, sous mon regard bienveillant*

*Terrassez tous ces bandits ! Et vainquez cet ennemi*

*Et vainquez cet ennemi !*

*Dont la vilenie doit être châtiée.*

*Pour la Justice ! Pour la Loi ! Pour les peuples et la  
[Liberté*

*Combattez ! Combattez !*

*Ma protection vous est vouée.*

*Armez-vous de courage ! Et portez toute la foi !*

*Car dans votre sillage, la Justice triomphera.*

...

Pour un temps, même l'amiral Rivière remisa son athéisme. Au fil du chant, l'équipage avait repris la manœuvre et redoublé d'efforts, sa conscience altérée par la magie de la voix de la ménestrelle. Ce fut à peine si Rivière entendit le claquement de la corde de la baliste, vit le harpon se ficher dans la coque du vaisseau ennemi, le lien se tendre et, d'un coup sec, le gnome s'envoler comme une feuille dans une tempête.

Il n'eut pas davantage le loisir de s'attarder sur les capacités de cet aventurier que le barreur cria victoire lorsque l'*Albatros* se glissa entre le vaisseau et les deux frégates adverses avec quelques heurts contre les coques.

Ils dépassèrent la poupe du vaisseau ennemi.

Sur leur droite, un monstre de chêne, le *Perpérateur*, venait lui aussi de dépasser l'ennemi et revirait à bâbord pour le prendre en chasse. La frégate se trouvait sur sa trajectoire ; il menaçait de l'éperonner.

L'immensité du vaisseau de ligne ne laissait qu'une échappatoire à Rivière : foncer tout droit et très vite.

Il hurla, descendit sur le pont, hurla encore pour que les voiles tirent le maximum du vent arrière tandis que sur le vaisseau, on se pressait de positionner les canons pour donner un coup de pouce au mouvement et éviter la collision.

L'amiral réalisa que ses alliés du *Perpérateur* ne parviendraient pas à faire feu à temps.

Il fixa le monstre de chêne qui leur arrivait dessus.

Le vaisseau allait pourfendre le tiers arrière de la frégate lorsqu'une bourrasque, non, une tempête ! souffla dans leur dos et propulsa l'*Albatros* si fort que le mât faillit rompre.

Un miracle.

Sous le regard éberlué de Rivière, la prêtresse flottait dans les airs, les yeux révoltés, les bras commandant le vent qui les faisait à présent entrer dans un banc de brouillard surnaturel.

Celui-ci gagna en densité, dérochant la proue à la vue de l'amiral.

Puis le vent tomba. Les marins se retrouvèrent plongés dans un silence assourdissant, au point qu'ils redoutèrent d'avoir trépassé.

Un cri, unique, aigu, dissipa cet instant extraordinaire :

— Voie d'eau !

Par automatisme, l'équipage se mit en devoir de colmater la brèche tandis qu'un Rivière haletant ordonna de s'éloigner du combat. Il se rendit aussitôt auprès de la ménestrelle et de la prêtresse, mais celles-ci s'étaient volatilisées, tout comme le guerrier.

Ils avaient néanmoins arrimé le gnome au vaisseau ennemi, ce qui suffisait pour le moment. Le Grand Amiral avait beau lui avoir dit qu'il n'aurait pas à s'occuper des aventuriers, l'amiral se demanda où donc ils étaient passés.

Le harpon s'était fiché dans la coque ennemie et la corde se déroulait à toute vitesse. Nafre impulsa sa planche, décolla d'une dizaine de centimètres et fut emporté par-dessus bord.

Le gnome volait, les bras battant l'air comme les ailes d'un oiseau fou. Le vent fouettait son visage et il lui sembla qu'un boulet de canon passa juste au-dessus de sa tête. Puis la gravité le cloua à la surface de l'onde dans un impact violent qui réveilla une douleur aux cervicales, stigmate d'un combat contre un dragon.

Avec ses cent cinquante-trois ans, il se faisait trop vieux pour ces niaiseries. Mais il était un gnome, et les gnomes jamais ne refusent un moment de franche rigolade. La vie permettait de s'amuser de tout, y compris lors de l'assaut d'un navire de guerre mené par un peuple inconnu, au milieu d'un horizon bleu infini, sans l'espoir d'aucune aide en cas de blessure. Nafre surfa donc, tout en se rapprochant de la coque pour se dissimuler dans les remous. De toute façon, qui aurait regardé la ligne de flottaison plutôt que les canons, et qui aurait distingué une bestiole d'un petit mètre sur une planche ?

Un dauphin bondit devant lui. Deux autres le suivaient plus discrètement.

Nafre joua sur ses appuis pour effectuer quelques virages et même cabrioler par-dessus les vagues. Peu lui importait qu'on s'entretue alentour. En revanche, son œil capta très vite que le harpon ne tiendrait plus longtemps, aussi se hissa-t-il à lui à la force des bras.

Il se trouva en dessous des écoutilles destinées à l'artillerie et se félicita que l'ennemi bombardait à présent de l'autre flanc. D'un geste prestre, il plongea la main dans l'une de ses poches, en tira une fiole dont il fit sauter le bouchon, et l'ingurgita d'une traite. Une sensation de fourmillement se répandit dans ses pieds et mains nus tandis que des milliers de membranes très fines s'y développaient pour lui conférer l'adhérence d'un lézard.

Le gnome détacha sa planche, puis la corde, et se glissa à bord.

L'équipage paraissait exclusivement composé d'humains, un choix commode aux yeux du gnome pour s'exercer au combat. Après tout, ils se reproduisaient plutôt vite, ce qui évitait de trop s'inquiéter des pertes. Et le vaisseau qu'il avait investi regorgeait de sang neuf, car la moyenne d'âge frôlait les seize ans. Si Nafre ne comprenait pas le moindre mot de ce qu'ils braillaient, le ton des jurons se distinguait nettement des ordres qui traversaient les cales au niveau des canons.

L'assassin n'eut aucune difficulté à se faufiler ni vu ni connu dans l'agitation de la bataille. Il sortit sur le pont, profita du désordre provoqué par un tir allié pour rejoindre le mât principal et y grimpa en quatrième vitesse. Il dépassa la hauteur des barres de perroquet, lesquelles s'étendaient à l'horizontale comme autant de branches, sans qu'aucun mousse se soucie de lui plus d'un instant : la manœuvre accaparait leur attention.

Ils ne remarquèrent pas davantage que la vigie se fut effondrée quelque temps après.

Le gnome s'attarda sur l'armure de sa victime égorgée. Elle ressemblait à la cosse d'un haricot, peinte en noir et déformée pour épouser la morphologie d'un adolescent musclé. Lorsqu'il tenta d'y insérer sa dague, Nafre constata sa robustesse, puis le liquide qui s'en déversa. Songeur devant cette panoplie organique, il fut rappelé à l'immédiat par la proximité des coups de canon.

Il se campa de manière à observer le combat. La ligne ennemie s'était transformée en un cercle imparfait. À la manière des chiens de troupeaux qui rassemblent les bêtes, les corvettes et les frégates du royaume de Vorme entravaient les Souquenilliers. Les vaisseaux du Grand Amiral s'éloignaient pour former une clôture, mais l'œil aguerri de Nafre releva que certains bâtiments quittaient purement et simplement la bataille pour s'enfoncer dans la brume.

L'ennemi réalisa sa position de prisonnier et dut attendre d'avoir coulé deux frégates pour rompre le carcan qui l'enfermait. Les débris provoquèrent une agitation qui créa une brèche dans l'enceinte érigée par la flotte du royaume.

En bas, les ordres changèrent et les vaisseaux du Souquenille fendirent vers le banc de brouillard, tandis que les navires plus légers couvraient sa retraite.

Nafre eut un très mauvais pressentiment.

La brume les engloutit à tel point qu'il lui était difficile de repérer le bâtiment qui les précédait.

Le vent tomba.

Le fracas du combat, dans leur dos, s'estompa.

Ils voguèrent quelque temps sous les grincements et les cliquetis des gréements que l'équipage réagençait. Le brouillard s'amincit et l'on aperçut d'autres bâtiments au-devant qui suivaient la même direction. Les marins s'échinèrent à lire leurs couleurs tout en ouvrant les écoutes sur chaque bord.

Sur le pont, quelqu'un brailla quelque chose d'encourageant. Les vaisseaux qui formaient une sorte d'escorte par leur positionnement en chevron battaient pavillon allié. Ils étaient sauvés !

Les navires en question voguaient plus lentement et se laissaient rattraper. Ils allaient passer derrière pour couvrir la retraite et broyer la flotte du royaume de Vorme dans l'éventualité où celle-ci aurait l'audace de les poursuivre.

La déduction s'imposa sur le pont et tous soupirèrent de soulagement.

Alors, les déflagrations tonnèrent en séquence.

Cent soixante impacts par salve, cela finit par percer n'importe quelle coque, fût-elle alliée.

Le vaisseau de devant s'enfonçait au fil de ses voies d'eau, plongea pour ne jamais reparaître. Les ordres fusèrent en dessous de Nafre et l'on évita de justesse la collision tout en lançant une salve de représailles. Les mousses tentèrent de tirer le plus grand profit du faible vent arrière afin de se mettre hors de portée.

La flotte du Royaume, qui avait troqué son pavillon pour berner l'adversaire, ne rechargea pas assez vite son artillerie pour venir à bout de leur bâtiment.

À leur grand soulagement, ils purent s'enfuir.

Nafre jeta un regard en arrière et il lui sembla qu'un vaisseau sur deux en réchappait. Du moins, ceux qui esquivaient les épaves.

Les survivants fuyaient à travers la brume.

Tournoyant autour d'eux, trois dauphins riaient.

L'*Albatros* avait colmaté la brèche dans sa coque et revenait, conformément aux consignes, vers le champ de bataille. La frégate émergea du brouillard en percutant des débris et des corps.

Il ne restait plus que cela. Alliés comme ennemis flottaient, trépassés.

L'air manqua dans les poumons de l'amiral Rivière alors que ses yeux cherchaient à tout prix un bâtiment allié.

Ils balayèrent encore et encore l'horizon, mais les seuls navires qu'il vit battaient le pavillon de l'ennemi, et se dirigeaient à présent vers les côtes du Royaume.

Ses camarades, certains de ses amis, tous devaient se trouver parmi cet océan de débris. Quelle botte secrète le Souquenille avait-il employée pour venir ainsi à bout des onze vaisseaux de ligne ? Et le Grand Amiral ? Qu'était-il devenu ?

Ses entrailles le fouaillèrent et imposèrent à son esprit les souvenirs de sa chère et tendre, puis du fruit de leur amour. Cassandre. Adrien. L'armada ennemie. La guerre. Les morts.

L'amiral manqua défaillir.

Il ne pouvait se le permettre. Il était un amiral de la flotte du Roi, il était l'officier supérieur ; il montrerait l'exemple.

Ce fut pourtant d'une voix chargée d'émotion qu'il ordonna de mettre le cap au sud-est afin de rejoindre la citadelle de Latias et de sonner l'alarme.

La flotte était portée disparue. Le temps, compté.



Non loin du cœur du royaume de Vorme, à une semaine de marche des royaumes nains et elfiques, à équidistance pourrait-on dire, deux augustes personnages flânaient le long d'une route sinueuse. Autour d'eux s'étendaient champs et bosquets

dont la variété des cultures assurait la nourriture quelles que soient les affres du climat. L'été avait été bon, les moissons aussi, et l'automne apportait ses premiers vents froids, ébouriffant la chevelure noire et longue de la dame.

Felgrina la Double présentait un minois chafouin aux yeux émeraude qui pétillaient de malice. Au-dessus de ses fins sourcils noirs, aucune ride ne barrait son front qu'un diadème serti de rubis tenait dégagé. Au milieu de son visage, son nez légèrement évasé accompagnait un sourire coquin formé par de voluptueuses lèvres rouges. Malgré la fraîcheur des températures, la dame portait un bustier largement décolleté, de noir et de blanc, lequel exhibait des seins ronds que le passant aurait volontiers pris dans ses mains pour les réchauffer. À la condition qu'il se soit extirpé de l'hypnose délicieuse que suscitait son déhanché gracile, mis en exergue par un pantalon de voyage moulant. L'œil aguerri pouvait même discerner une lyre accrochée dans son dos.

À son côté, Luéos le Juste brandit sa lance et s'essaya à un sermon :

— Du fait de ces travers, la civilisation périlitera, disparaissant comme elle fut apparue, rendant les terres et les mers à la nature, laissant des vestiges d'une gloire révolue qu'aucun homme jamais ne connaîtra plus !

— Le dernier ajout sonne creux, trancha Felgrina. Du haut de sa montagne, lors qu'il contemplait les royaumes à ses pieds, le sage ne déclamait point, mais annonçait l'avenir probable. Ce n'est pas en y adjoignant quelque envolée lyrique immaîtrisée que tu captiveras les foules, très cher Luéos.

— Les sages n'ont jamais fait de bons orateurs, constata-t-il, faussement peiné. On est obligé de tout réécrire en ne gardant que les idées... Parce qu'il est mignon avec son « périlitera », mais un mot de cinq syllabes, personne ne le comprendra.

L'homme replaça sa lance sur l'épaule, figeant par là le pan droit de sa chemise pourpre qui s'évasait au col comme aux hanches. Il dévoila ainsi la musculature d'athlète qui saillait

sous sa peau mate. Felgrina laissa un instant ses yeux évaluer le buste qui s'offrait ainsi à elle, puis descendit plus bas et, songeuse, ne parut pas remarquer que le pantalon rouge et bouffi, tronqué en dessous du genou, claquait au vent.

Elle s'était tant abîmée dans ses pensées qu'elle ne repéra pas davantage la charrette qui les rattrapait au grand trot.

La prédiction du sage recoupait ce qu'avait annoncé son don de prescience. Ce n'était pas seulement le royaume qui courait à sa fin, mais la civilisation tout entière. Les envahisseurs auraient beau sembler humains, ils ne seraient qu'un intermède avant que les hommes, les petits-hommes, les gnomes ainsi qu'une bonne partie des elfes et des nains ne soient réduits au rang de chose.

Satanés mortels ! N'auraient-ils pas pu avoir la décence de purement et simplement disparaître ? Ils auraient pu tirer leur révérence avec honneur et léguer le monde à d'autres. Non ! Les voilà qui allaient s'aveulir, perdre leur humanité et devenir des immondices...

Cela l'énervait au plus haut point. Elle ne pouvait les laisser faire et, pourtant, n'y pouvait pas grand-chose. Ce qui l'énervait davantage encore.

— Quelque chose te contrarie, ma douce Felgrina ? s'enquit Luéos en levant un sourcil sur son sourire d'ange.

Le visage de Felgrina la Double, autrement nommée la Folle, n'était plus qu'un masque haineux aux yeux noirs. Ses délicieuses lèvres s'étaient amincies et colorées d'un rouge sang tandis que son rictus dévoilait une canine pourrie. Si le diadème était toujours en place, il ne brillait plus et peinait à retenir la tignasse bouclée et graisseuse de la dame.

Luéos demeurait quant à lui droit et affable dans sa belle stature de guerrier. Pourtant, il arborait la tenue du courroux avec sa lance d'or parcourue de runes. Lui ne s'enlaidissait pas sous le coup de la colère. Non, ses muscles s'affermirent, le souffle de sa respiration se fit plus chaud et porta plus loin, caressant alors les joues de Felgrina. La détermination s'ancra dans son

regard. Il devint plus admirable, plus attirant...

La chevelure comme le visage de la dame s'assagirent au fil d'une profonde inspiration. Elle cessa de marcher et étreignit fortement son compagnon, lequel posa son arme contre terre et l'enlaça à son tour.

— Allons, allons... lui susurra-t-il. Tu nous trouveras bien un moyen de ramener les peuples sur une meilleure voie... Ton essence est parfaite pour cela.

Gérard, le conducteur de la charrette, n'en croyait pas ses yeux. Non seulement s'était-il époumoné à crier « Gare ! » pour que les deux piétons se poussent du chemin sans rien obtenir, mais voilà qu'ils s'embrassaient, maintenant !

Eh bien, s'ils voulaient passer sous les sabots et être achevés par les roues, ainsi soit-il ! Lui n'avait pas le temps de se soucier d'amour et d'eau fraîche. Plus le temps. Déjà qu'il avait dû louer cette carriole pour aller lui-même chercher la farine parce que son livreur n'avait pas déçu à temps pour lui apporter la marchandise... Qu'une fois au moulin, le vieux meunier n'avait pas eu la quantité nécessaire et n'avait rien pu faire à cause d'un axe qui avait cassé... Qu'il avait fallu attendre après un forgeron mollasson qui avait pris tout son temps, mais vraiment tout son temps pour réparer l'affaire... Marre !

— Que ces deux-là se poussent ou crèvent, peu m'en chaut ! J'ai des commandes à honorer, des factures à régler, moi ! Dégagez, tas de faignants !

Aussi Gérard fut-il tout surpris et dut-il s'agripper en catastrophe à son siège pour ne pas être éjecté lorsque l'attelage évita d'un bond latéral le couple.

Tétanisé sur son banc, les muscles tremblants, il n'eut pas même le temps de songer à une insulte qu'il se trouvait loin.

Lorsqu'il recouvra ses moyens, sa première action fut de

compter ses quarante-trois sacs. Il se sentit soulagé de n'en avoir perdu aucun.

Luéos et Felgrina, dans les bras l'un de l'autre, considérèrent vaguement la voiture s'écarter, plonger à moitié dans le fossé et ressurgir sur la voie juste après dans un concert de hennissements affolés. La dame se permit un sourire :

— Ce sont encore les bêtes qui ont le plus de raison...

Luéos détourna ses yeux bleu saphir pour distinguer le conducteur, puis déclara d'un air désolé :

— S'il avait été croyant, s'il avait été bon, j'aurais pu lui apprendre la présence d'une horde de bandits qui croisera prochainement sa route.

— Les mortels sous-estiment trop l'utilité de la foi, bague-nauda Felgrina en ramenant le regard de son compagnon sur elle.

Au-delà des apparences, son dieu s'avérait anxieux. Elle le voyait au fond de ses yeux, où s'exhibe la partie émergée de l'âme. Il ne savait plus par quel bout prendre les choses pour remplir son office. Les mortels croyaient de moins en moins, leur esprit accaparé par l'immédiat et le futile, incapables d'envisager un avenir différent de celui qui leur était présenté. La plupart d'entre eux perdaient la foi, déjà vacillante, et s'abîmaient dans l'athéisme.

Il fallait être bête, tout de même ! pour se refuser à une pensée qui rendait la vie plus aisée. Qu'au fil de leur existence, ils renient une divinité pour une autre, voire pour un idéal, Felgrina le concevait. Mais abandonner la foi sans rien lui substituer revenait à contempler le vide moral de l'homme.

Or, Luéos était justice, bonté et bienveillance. S'il ne portait plus que sa tenue du courroux, c'était peut-être davantage contre lui-même qu'autre chose. Il ne se l'avouait sans doute pas, mais ses yeux transpiraient la détresse.

Il s'était toujours montré sensible. Têtu comme un âne, san-

guin comme un diable, mais sensible.

Il n'est rien de plus fragile qu'un être sensible au désespoir.

Elle s'apprêtait à le serrer plus fort encore contre elle lorsqu'il se raidit et se dégagea brusquement. Il pivota et regarda par-delà les champs, où à plus de deux kilomètres se dressait une ferme. Une bâtisse qu'aucun homme n'aurait pu apercevoir avec le relief.

Le spectre de Triska y planait.

— Laisse-la à ses affaires, lui enjoignit Felgrina.

— Hors de question ! Ce n'est pas parce que les peuples se détournent que je me renierai ! On ne peut plus la laisser faire l'enfant !

L'arme se téléporta soudain dans la main du dieu qui la brandit et s'élança à travers champs. Sa chemise volait au vent et ses cuisses puissantes le poussaient dans un sprint. En un clin d'œil, Felgrina se trouva à son côté, pour l'admirer, puis le devança afin que ses courbes féminines le tirent vers l'avant.

Un temps, il resta derrière pour le plaisir, puis, à l'approche du corps de ferme, il se décida à repasser en tête.

Felgrina la Fourbe avait anticipé le mouvement. Elle se jeta à l'horizontale dans les airs, pile sur sa trajectoire, si bien qu'il dut la prendre dans ses bras pour éviter de trébucher. Techniquement, elle arriva donc la première, gagna la course.

Elle lui titilla le nez, puis cala sa fine main contre le cœur de Luéos. Il battait fort. Un pouls plein de vigueur auquel s'ajoutèrent méfiance et colère quand il aperçut Triska.

Triska la Faucheuse n'était pas un squelette dissimulé sous un grand manteau, et si elle maniait la faux, c'était uniquement parce que cela contribuait à son charme. Son physique ne se distinguait du commun que par sa longue chevelure blanche. Toutefois, avec sa robe noire raisonnablement décolletée, sa cape de velours bleu nuit et sa démarche naturellement féminine, Felgrina reconnaissait en Triska une rivale qui piquait indéniablement l'intérêt masculin. Un peu moins vite, certes, que le modèle qu'elle présentait elle-même, mais depuis que

la Faucheuse affichait une faux à la lame d'argent parcourue d'une comète, elle s'était considérablement mise à niveau.

Felgrina enserra le cou de Luéos pour montrer sa possession.

En un clin d'œil, elle se trouva perchée à une lance plantée dans le sol. Luéos s'était déplacé, ou téléporté, au côté de Triska.

La jalousie s'empara de Felgrina, déforma son visage qui irradiia bientôt de colère, mais les deux autres dieux ne semblèrent pas s'en soucier. Luéos exigeait de savoir ce que faisait sa nièce.

— Oh, le vieux, lâche-moi la toison, tu veux ! Je fais ce qui m'plaît, et si je veux admirer l'installation des rats dans le stock de foin, si je peux leur enseigner à favoriser la fermentation, voire à polluer les eaux, c'est qu'ils sont dignes de mon intérêt.

— À d'autres ! répliqua-t-il. Je sens que tu as distillé un peu de ton pouvoir pour empoisonner les grains. Je le sens comme on flaire une carcasse en décomposition avancée.

— Bah voyons ! Monsieur perd ses fidèles moutons, alors il vient enquiquiner les autres ? La famine, la maladie, la mort, le meurtre, la vanité, le drame, le carnage... tout ça, tu crois qu'il me faut des humains pour l'incarner ? Même si ces tous sont parfois sympathiques, je me fous de leur prochaine disparition. Je n'ai donc pas, mais vraiment pas besoin d'utiliser directement mes pouvoirs, vieux chnoque !

— La morgue est vaine face à la justice. Tu as violé le pacte et recouru directement à tes pouvoirs. Je dois sévir !

— Tu tu tut ! répliqua Triska en tentant d'enfoncer son index dans la cage thoracique de son oncle. Tu ne peux juger que les mortels, vieux sénile ! J'en ai rien à carrer de ton jugement !

Luéos frappa. D'un coup, sans prévenir. De haut en bas, là, juste sur le crâne de Triska. Comme un marteau, il planta la déesse trois pieds sous terre. En retour, une nuée d'insectes s'en éleva, bourdonnant à en causer la migraine et si nombreux qu'ils obstruèrent la vue.

Luéos poussa un kiaï. Au contact de l'énergie vitale libérée par le cri, les insectes à moins d'un mètre de lui périrent tandis que le reste s'écarta, éconduit par l'onde de choc.

— C'est ça ! s'exclama Felgrina. Ouvre-lui la caboche pour lui inculquer les bonnes manières ! Vas-y !

L'instant d'après, les fers de la lance et de la faux s'entrechoquèrent.

Ce fut le dernier bruit, qui chassa tous les autres. Un silence surnaturel s'abattit au moment où cinq créatures se matérialisèrent autour des dieux. Toutes encapuchonnées, à la forme incertaine, elles flottaient à une dizaine de centimètres du sol.

Le vent aussi était tombé.

Triska poignardait Luéos de son regard, et réciproquement. Ils rompirent, puis se frappèrent derechef.

Les cinq gardiens prononcèrent un unique mot, puisé dans une langue ancienne et imbibée du pouvoir de la Création.

Les armes n'eurent pas l'occasion de se heurter à nouveau : Triska et Luéos venaient d'être renvoyés chacun dans leur demeure divine, interdits de séjour pour un temps. Les silhouettes disparurent juste après, et le temps reprit son cours. Le bruit de fond de la campagne reconquit sa place. Le vent souffla, portant une odeur de paille.

— Toujours à se chamailler et à me lâcher sans prévenir, ces deux-là ! Alors qu'une idée m'a tout juste traversé l'esprit...

Felgrina se détourna en affichant un air dédaigneux. Profitant de son don d'ubiquité, elle se rendit à la fois dans un village terrestre où une curiosité l'appelait, et dans les plans astraux où séjournaient les siens.

Luéos le Juste se baignait dans son lac. Il l'avait conçu vaste, plutôt profond et d'une eau limpide qu'alimentaient cinq rivières en provenance des monts avoisinants. À son bout, l'étendue se déversait dans un fleuve qui serpentait jusqu'à une mer lointaine. Chaque année, les saumons remontaient

l'affluent, traversaient le lac, puis bondissaient au-dessus des obstacles qui punctuaient le cours des torrents. Luéos aimait tant les détails qu'il avait placé quelques forêts et introduit une poignée d'ours bruns qui prélevaient leur dû afin de réguler la population de salmonidés.

L'esprit allégé par la proximité de la nature, le dieu se laissa couler jusqu'à ce que la ligne d'eau atteigne la base de son nez. Alors, il expira, et une série de bulles jaillit à la surface, juste devant ses yeux, pour son plus grand et simple plaisir.

Comme il le disait souvent, on répond le mieux aux tracas de l'existence en s'émerveillant tel un enfant devant la beauté du monde qui nous entoure. C'est en libérant ainsi ses pensées que les solutions les plus sages s'imposent.

Il se remit donc à buller.

Il avait été banni, une fois de plus, comme on chasse la mouche importune. Tu veux servir à quelque chose ? Vlan ! Prends ta pelle et ton seau, et va jouer ailleurs. Ça ne manquait jamais. Au prétexte qu'il convenait de prémunir le monde des ravages que causerait la concurrence des panthéons, on avait institué des gardiens. Par nul ne savait quel raisonnement, ils avaient décrété que la plus parfaite protection consistait à réprimer toute intervention d'ampleur.

Si on leur avait demandé d'éviter que l'Homme ne fasse l'âne, ils l'auraient empêché de penser. Oh, certes, un dieu pouvait se montrer, danser, bêler, même ! Luéos, le divin mouton ! Justice, honneur, fierté ? Bêhêhêhêhê !

Cette règle lui paraissait idiote autant que sa vulnérabilité l'insupportait. A-t-on jamais eu idée de réduire les dieux à l'impuissance ?

Oui, mieux valait buller... Retrouver le calme des origines, l'insouciance du vent, les souvenirs du temps passé avec son père, Ao, le maître de leur panthéon...

Pendant, une présence s'était manifestée en son royaume, une présence qui s'était approchée de lui par-derrière et dont le voisinage, lourd de sérieux, gâchait ses frivolités. Elle ache-

va de le détourner de sa quête d'allégresse en pestant depuis le bord :

— Tu pourrais tenir tes anges, Luéos ! s'indigna Felgrina. Ils s'entraînent si durement qu'ils se seraient attendus à ce que je m'écarte de leur passage. Moi ! M'écarter ? T'en rends-tu compte ?

Le dieu aurait voulu sombrer pour que l'eau taise les propos de la déesse, mais il savait qu'elle ne serait pas venue jusqu'ici, dans sa résidence au milieu du cosmos, sans une idée derrière la tête. Il se retourna donc et ressortit sa bouche pour répondre d'un air détaché :

— Oh, oui. Ils sont ainsi à l'éveil du Mal, lorsqu'ils le sentent sur le point de s'étendre. On n'y peut rien faire.

Luéos nagea vers la rive et émergea progressivement de l'onde, dans une nudité qui laissa Felgrina sans voix. Lorsque l'herbe verte et douce du champ alentour chatouilla ses pieds, sa peau sécha et la tenue du courroux se matérialisa d'elle-même.

Petit à petit, les milliers de murmures qui formaient son quotidien se firent à nouveau entendre. Il n'y avait là aucune cacophonie, car le dieu se consacrait à tous ses fidèles et, quelque part dans son être, il réagissait comme on l'attendait de lui.

Affable comme souvent, il s'enquit des raisons qui amenaient la déesse à lui rendre visite. Felgrina lui annonça sans ambages :

— Pour bonifier les mortels, il nous faut une bonne vieille prophétie, je dis.

Luéos fit la moue. Il demanda :

— Penses-tu que cela aura plus de portée qu'un prêche ? Si le commun des mortels n'écoute plus le sermon et ne se livre plus à la prière, pourquoi irait-il lire des prophéties ? Et les croire ?

— Tout est dans la forme et dans l'instant, mon cher ! Certes, cela ne pourra pas prendre avant que quelques catastrophes les aient marqués, mais quand quelqu'un commencera à répandre

le bruit que ce qui s'est passé avait été prédit, les mortels s'empresseront de la découvrir, tu les connais. À ce moment-là, il faudra les capter pour les inciter à revenir sur le droit chemin.

— Ne peux-tu pas utiliser tes diseuses de bonne aventure pour produire le même effet ? douta Luéos.

— Assurément pas ! Je ne vais pas déshonorer la profession en lui intimant de défendre l'intérêt général. Elles prodiguent toujours un conseil personnalisé dans l'intérêt du demandeur, c'est ce qui fait leur succès.

— L'intérêt général n'est que l'intersection des intérêts particuliers, si bien que la somme des conseils particuliers peuvent orienter les mortels vers le Bien, et...

— N'insiste pas, trancha Felgrina avec son visage de folle. Je ne peux pas davantage recourir à mes diseuses que toi, à tes prêtres. Une prophétie, je te dis. Ça ne doit pas être bien difficile à écrire, tout de même ! Plein de mots obscurs qui ne prennent sens qu'après les faits.

— Soit ! As-tu une proposition ?

Felgrina regarda Luéos de travers, son faciès figé au milieu de sa transformation.

— Un début, au moins ? tenta le dieu.

— Nous avons la base du sage, il faudrait la fleurir...

Peu convaincu, Luéos leva les bras au ciel et déclara :

— Ah ! Ma belle, ma douce déesse pleine d'élan et d'idées, que nous faudra-t-il inventer qui n'existe déjà ? Allons, ma chère, puiser dans le Temple du savoir avant que l'humanité ne devienne un souvenir lointain et dégoûtant.

Felgrina grimaça à nouveau, mais Luéos lui prit la main et ils se rendirent au saint lieu de la connaissance.



À Drogertis, capitale du royaume de Vorme, la menace paraissait encore lointaine. Elle frisait l'inexistence. C'est ainsi

qu'en son centre, derrière la deuxième série de remparts, où se dressait le majestueux palais de Sa Majesté Emma Mathilde de Væri, l'intérêt de la cour avait été piqué par la convocation de la malfamée marquise de Gayraud, laquelle sortait comme un diable de la salle du trône, poursuivie par les gloussements moqueurs des courtisans.

La convoquer ! Elle ! On l'avait convoquée ! Comprenez-vous, Madame de Gayraud, puisque nos sollicitations n'ont pas abouti, Nous n'avons eu d'autre recours que de vous mander présentement devant Nous.

La voix de la reine vrombissait toujours à ses oreilles. Sous la douceur diplomatique du ton avait déferlé un torrent.

Le vicomte de Sapre Nous a notifié une hausse importante des atteintes aux mœurs dans le quartier de Beaupleuvoir, ainsi qu'une recrudescence des affaires clandestines. Or, certaines langues répandent d'insupportables calomnies quant à votre soi-disant implication en la matière. Soyez certaine, Madame de Gayraud, que Nous n'en croyons pas un mot. Vous Nous savez très attachée à l'exemplarité de la noblesse de sang, aussi ne pouvons-Nous pas laisser la rumeur la ternir. Nous savons pouvoir compter sur votre concours afin que soit rétabli votre honneur comme celui de vos pairs. Nous avons par conséquent nommé une personne dont la probité ne souffre aucun défaut pour vous accompagner le temps de cette terrible épreuve qu'est la diffamation. Nous sommes assurés que vous lui ouvrirez corps et biens de sorte qu'il constate la parfaite gestion de l'ensemble de vos activités et que sa déclaration finale vous couvre de fleurs.

Vous couvre de fleurs ! Cette satanée reine et sa langue dorée... L'émissaire déciderait-il ainsi de son sort ? Démentir sa réputation ou étaler des chrysanthèmes sur son tombeau ? Ah ! Rirait bien qui rirait le dernier. Quel que soit ce missionnaire, il baiserait ses pieds et la défendrait devant le trône.

Madame de Gayraud, une splendide femme de trente et un ans, traversait donc les couloirs du palais avec les pas les plus

grands que lui permettait sa robe de soirée bleu nuit. Elle ne prêtait attention ni aux froufrous et crissements de sa tenue malmenée, ni aux bustes d'éminents défunts, ni aux toiles de maître, et encore moins aux regards de commère des courtisans qui se tournaient vers elle chaque fois que ses talons claquaient. Ils appréciaient sans doute la finesse de sa silhouette avant de s'égarer dans le décolleté qu'ouvrait une série de fleurs blanches — au bon plaisir des jeux de mots de Sa Majesté. Lorsqu'ils remontaient enfin à son visage, ils trouvaient sous son front lisse deux émeraudes glacées qui les tenaient en respect.

Le valet de faction cet après-midi-là expérimenta une sensation nouvelle, mélange d'une attirance extrême qui avait embrasé son feu intérieur et d'une terreur sourde provoquée par les yeux de la marquise. Plus étrange encore fut le carrosse qui attendait la dame, car le domestique aurait juré qu'il s'était affaissé afin que celle-ci ne peine pas à gravir les trois marches qui menaient à la cabine.

Lorsque la voiture se fut éloignée au trot, le serviteur se dit que les nobles, les vrais, étaient extraordinaires.

Madame de Gayraud honnissait les fiacres. Tout comme elle détestait ces chaussures qui enserraient ses pieds à la manière de vulgaires saucisses. Pour ces raisons, elle envoyait habituellement une doublure — un change-forme au salaire exorbitant — lors des événements mondains pendant que la véritable Clotilde de Gayraud vaquait à la réalité des affaires. Elle n'avait toutefois pu échapper à la convocation royale, car pour toute chose importante, elle ne comptait que sur elle-même. Posture qui l'avait rarement déçue.

Au fil de profondes inspirations, elle atténua son ressentiment qui se mua en un mélange de soulagement et de frustration. Tout ceci n'avait été qu'une sommation du camp adverse. Une fois de plus, soucieuse de conserver l'adhésion des

simples mortels, la Couronne n'avait pas décroché le voile des apparences. Sous les traits doucereux de la diplomatie entre un monarque et un membre marginal de l'aristocratie se dissimulait un tout autre rapport de force : celui de deux partis draconiques.

Derrière le masque de Clotilde se cachait un dragon d'ombre qui s'était invité aux festivités de la capitale deux siècles auparavant. Il s'était jadis étonné qu'y compris au plus proche de la défaite, ni les moralisateurs ni les infâmes n'aient dissipé leurs illusions pour en découdre de la seule manière qui vaille : à force de griffes, d'ailes et de sortilèges. Il avait assisté à des replis, à de rapides reconquêtes et à de nouveaux assauts sournois. Qui par la noblesse, qui par la bourgeoisie, qui par le droit, qui par les armes, qui par le commerce... Les dragons de tous bords exploitaient les intérêts des simples mortels comme autant de pièces d'un échiquier à plusieurs joueurs et aux multiples niveaux.

On devait cette lutte confraternelle à la nature même des dragons. Ceux-là dont la puissance conjuguée avait abattu les montagnes un millénaire plus tôt ; ceux-là que l'intelligence et la sagesse avaient poussés à renier les affrontements directs au profit de conflits interposés, puisque la croissance du monde leur avait offert de merveilleux jouets animés et complexes ; ceux-là se divisaient entre les moralisateurs et les libertins, les honorables et les infâmes.

Clotilde, pour le seul prénom qu'on lui connaissait, s'était immiscée dans la partie par le biais de la drogue. Il s'agissait d'un domaine protégé par des humains que l'on élevait dans la neutralité, et qui prospéraient ainsi depuis toujours, jamais vraiment renversés, jamais véritablement vainqueurs : la famille de Fresne et sa branche bâtarde de Fresne-obscur. Autant dire que chaque camp surveillait étroitement leurs faits et gestes, si bien qu'il avait été difficile de manipuler tout ce beau peuple pour prendre le contrôle d'un segment du réseau sans que l'on flaire l'entourloupe et que la cité entière se mette

à la traquer pour l'abattre.

De la ruse, du temps, de la patience et des marionnettes, voilà tout ce qu'il lui avait fallu.

Après tout, à Drogertis, ses semblables ne défendaient pas un ensemble de parcelles. Les rues appartenaient à tout le monde. C'étaient les gens que l'on possédait et, à travers eux, leurs biens. Les fidèles d'un jour pouvaient devenir les traîtres de demain, ce qui conduisait à des conquêtes et à des défaites sous le couvert du comportement normal de la population locale.

Même lorsqu'il s'était agi de renverser feu le roi, tout n'avait été qu'intermédiaires. Clotilde regrettait simplement de ne pas avoir disposé de la puissance nécessaire à jouer la partie jusqu'à son terme. Maxens avait été évincé avant la finale.

Quel que soit l'enjeu, la marquise restait discrète dans la gestion de ses affaires. Même les autres dragons n'étaient jamais certains d'où portait son ombre. Elle s'affichait si peu qu'elle paraissait difficile à atteindre. Ce n'avait été que récemment que l'on s'était aperçu de sa domination du terrible quartier de Beupleuvoir, et les moralisateurs avaient tenté de l'investir de leurs beaux concepts. En vain. Ils s'étaient cassé les dents sur la mentalité du cru, sur ce ramassis de vauriens incurables.

Alors la reine avait dû réagir pour éviter que s'établisse un territoire cadastral. La cité était une et indivisible, propriété exclusive du souverain, et l'on ne devait jouer qu'avec des pions versatiles. Quiconque cherchait à ériger des frontières s'exposait à son courroux, qu'elle avait signifié à la marquise en lui collant dans les pattes une pièce destinée à la faire tomber.

Lorsque la voiture s'immobilisa, Clotilde se savait devant sa vaste villa du quartier le plus huppé de la capitale, Beurepaire. Son page, un garçonnet de huit ans, accourut à travers les jardins pour lui ouvrir. Elle descendit les marches jusqu'à la chaussée.

Ce fut alors qu'elle le vit.

Sous le porche, entre les piliers auxquels s'adossaient des colonnes peintes, se dressait un homme grand, le mètre quatre-vingt-dix passé, robuste, au crâne rasé et au bouc noir. Trente-cinq ans au plus. Le teint hâlé du Sud. Droit, affable, simplement vêtu d'une bure et chaussé de sandales. De sa personne rayonnait une aura à peine perceptible de sérénité. Le genre d'homme rare que l'on invite à entrer chez soi sans même y penser. Un saint.

Une personne dont la probité ne souffre aucun défaut.

Clotilde s'avança, altière, le long du chemin gravillonné. Elle s'octroya le délice d'un détour auprès d'une fontaine qui représentait un couple d'amoureux, contempla le fond du bassin comme s'il exposait quelque chose d'intéressant. Elle aurait pu y avoir versé quelques poissons, mais à quoi bon ? Elle ne serait pas davantage tombée en admiration devant eux que devant la vase qui verdissait actuellement la pierre blanchâtre.

Il s'agissait juste de marquer un temps. De flâner avant de prétendre courir.

Elle reprit sa route, toujours d'une démarche fière, jusqu'au péristyle de sa demeure où le moine l'attendait.

Celui-ci la salua, mais elle ne lui offrit pas même un regard. Elle le rabroua tandis que son page ouvrait la porte :

— Adressez-vous à mon secrétaire pour les œuvres de bienfaisance. Je n'ai pas le loisir de m'occuper de vous.

— Ne vous donnez pas cette peine, Madame la marquise, répliqua-t-il d'une voix suave. Je m'occupe fort bien de moi-même.

Alors qu'elle franchissait le seuil et voulait lui claquer l'huis à la figure, le moine se trouvait déjà sur ses talons : la porte ne parcourut que quelques centimètres avant de s'immobiliser, ouverte. L'homme entra.

La plus grande déconvenue, pour madame de Gayraud, fut de ne percevoir aucune animosité dans la posture de l'ascète au point qu'aucun de ses domestiques ne s'interposa.

Ce fut à peine s'il marqua une hésitation lorsque le salon ovoïde le surprit par sa présence soudaine, en lieu et place du vestibule ou du hall habituel. À droite, un escalier longeait le mur pour gravir les deux étages dans une immense spirale tandis qu'à gauche, il s'enfonçait dans les sous-sols. D'étroites fenêtres en vitrail dirigeaient la lumière vers une table en bois massif, démesurée, qui comptait vingt-huit sièges.

Clotilde s'était arrêtée contre la première chaise qu'elle enserrait de ses doigts crispés. Pour sûr, la reine lui avait collé un pion de valeur dans les pattes. Mais il n'existait aucun temple inviolable, aussi se retourna-t-elle pour l'affronter et le renvoyer d'où il venait.

Le moine la prit de court lorsqu'il lui présenta un parchemin roulé et cacheté des armes royales. Clotilde s'en saisit et, d'un geste, l'envoya à travers la pièce pour qu'il finisse sa course dans le feu éternel qui habitait son foyer.

La célérité, la vigueur et la précision du lancer ne firent pas même ciller le nouveau venu, qui déclara simplement :

— Je suis heureux que vous acceptiez sans condition les termes de Sa Majesté. Je ne vous perdrai donc pas de vue au fil des prochaines semaines.

— Les seules conditions qui vailent sont les miennes, le moine.

— Grégoire, Madame.

— Le moine, répéta Clotilde, intransigeante.

Elle savoura la tension que sa réplique avait engendrée. Les humains ne supportaient pas qu'on les traite sans plus d'égards qu'un numéro. Nier ce qui les différenciait des autres les mettait en rogne. Ils affichaient alors une mine bougonne. Certaines veines pulsaient à leur tempe jusqu'à ce que leur maigre intelligence dompte l'émotion et qu'ils ploient sous le rang supérieur de leur vis-à-vis. Le commun des mortels ne pouvait s'emporter contre une marquise, sauf à mal finir.

Le silence qui était tombé dans la pièce diffusait cette lourdeur atmosphérique qui précède l'orage.

Le moine ne pipa mot.

Ce fut ce qui alerta les sens de Clotilde et la ramena quelque peu à la réalité. Non seulement ne s'était-il pas pressé de changer le sujet pour dissimuler sa honte, mais il ne paraissait pas vexé le moins du monde. À la vérité, il affichait un air paisible et semblait attendre que son interlocutrice émerge de ses rêveries.

D'une manière étrange, cet homme n'avait que reflété les désirs que l'aristocrate avait projetés sur lui. Alors que ceux-ci s'estompaient, il proclama :

— Je vous suivrai en chaque lieu. En chaque pièce, à chaque instant. Nous serons inséparables jusqu'au terme de mon mandat, moment auquel je rendrai compte avec exactitude de vos faits et gestes, puis je prononcerai mon avis quant à votre conduite. Cela fait, je poursuivrai ma route sans un regard en arrière.

Clotilde se retrancha derrière l'une des plus anciennes tactiques féminines : elle reluqua le bel homme. Il s'obligea de préciser :

— Ma présence sera chaste, Madame. De plus, je n'interviendrai d'aucune manière dans vos affaires. Je me contente d'observer.

— Innocent ? s'amusa Clotilde, narquoise.

— Je ne crois pas que l'on pût vous confier un innocent, Madame, sourit-il.

Son expression était celle d'un bon vivant qui ne nourrissait aucune arrière-pensée. Il avait tout du bonhomme sympathique que l'existence a comblé et qui, s'il cherchait quelque chose, possédait une telle avance qu'il serait impossible de la lui offrir. Il présentait l'image de quelqu'un qui ne s'attachait pas aux choses matérielles.

Clotilde n'aimait pas ces apparences. Elle opta pour le moyen le plus rapide de fendre le masque de ce nouveau parasite : elle décida d'aller prendre un bain.

La salle d'eau occupait à elle seule une trentaine de mètres carrés du rez-de-chaussée, avec un vaste bassin dont la pente permettait d'atteindre la profondeur d'un mètre cinquante. Les abords étaient carrelés, tout comme les murs où s'exposaient des mosaïques, à l'exception du pan droit où s'étirait une baie vitrée qui donnait sur les belles plantes du patio.

L'air était humide et la température agréable, signalant ainsi que la marquise puisait dans les sources chaudes de la cité.

Clotilde se débarrassa de ses talons tandis qu'une jeune chambrière dégrafait sa robe, qu'elle laissa ensuite glisser à terre. Avec plus de caresses que n'en requérait la tâche, la domestique ôta les sous-vêtements de sa maîtresse. La marquise se tourna alors vers l'ascète qui la contemplait avec réserve.

— Inséparables, avez-vous dit. Accompagnez-moi donc !

Sans autre forme de procès, elle s'immisça dans le bain sous le regard concupiscent de son aide. La domestique s'approcha de Grégoire pour le mettre à nu. Le moine l'éconduisit d'un geste. Un peu peinée, la jeune femme ramassa le linge et se retira. Grégoire se déshabilla à son tour. Une chaîne peinte marquait son épaule, brisée à quelques centimètres de l'éléphant qui figurait sur son torse musculeux, adroit tatouage aux teintes vert-sombre. La toge tombée, il rejoignit la marquise.

Dans l'eau limpide et tiède, les deux personnages se tournèrent autour à une distance respectueuse. Chacun observait les qualités de l'autre sans plus de bruit que le mouvement de l'onde. Si une tension sexuelle habitait le moine, son corps ne la trahissait pas, en dépit de l'appétit vorace que laissait deviner Clotilde. Enfin, leurs regards s'attachèrent.

Derrière son apparente glotonnerie, la marquise calculait la meilleure approche afin d'expédier quelques affaires courantes sans que ce beau pot de colle n'y fourre son nez. Or, cet homme qui la jugeait sans désir, sans volonté dominante, sans signe de faiblesse non plus, ne lui offrait aucune

ouverture. Pour autant, elle le savait humain, et les humains ne résistaient pas au vice.

— Est-ce votre première visite à la capitale ? lui demanda-t-elle. Je suis certaine qu'un personnage tel que vous aurait défrayé la chronique s'il s'était manifesté plus tôt.

— Il s'agit d'une vaste cité, Madame, répondit-il d'une voix suave. Même des yeux aussi perçants que les vôtres ne peuvent tout y discerner. Je suis venu en plusieurs occasions, là où il convient d'aider les âmes errantes.

— Ah ! L'altruisme, quelle œuvre ! Se renier au profit d'un autre qui finira par vous trahir... Tout un programme, n'est-ce pas ?

— Je crains que vous vous fourvoyassiez, Madame. Je suis mon propre chemin vers la perfection de l'âme, si bien que ma présence et ma conduite peuvent inspirer ceux qui se sentent perdus. Je peux leur montrer la voie, mais point l'arpenter à leur place. Je ne fais que m'insérer dans l'harmonie du monde sans jamais abandonner ma substance. Et c'est tout un art, en effet, Clotilde. Puis-je vous appeler Clotilde ?

— Assurément pas, rétorqua-t-elle.

Elle se mut alors lascivement dans l'eau pour se rapprocher du moine et lui susurrer :

— Il faudrait pour cela que nous soyons devenus intimes...

Grégoire la dévisagea comme le marin avisé contemple une sirène, puis il sourit à son tour et, d'un air bonhomme, céda :

— Sa Majesté ordonne notre proximité, ce qui nous poussera à nous trouver, de gré ou de force, dans l'intimité de l'autre. Je préférerais de gré, qu'en dites-vous ?

Pour seule réponse, la dame le frôla, puis se colla dans son dos, ses aisselles en appui sur les épaules musclées de l'ascète. Ses mains parcoururent son torse imberbe avant de remonter vers son cou. Là, juste là, elle pourrait serrer et mettre fin à cette ingérence dans ses affaires. Cet humain disparaîtrait de manière aussi brusque qu'il était apparu...

Elle étrécit sa prise.